Symphonies n°8 des Mille, Symphonie n°9 de GUSTAV MAHLER à Lille



LILLE, Symphonies de MAHLER, les 20, 21 nov, 15 et 16 janv 2020. Sommets Mahlériens à LILLE. Il y a depuis toujours, la tradition des concerts Mahlériens à Amsterdam au sein du Concertgebouw où tous les chefs malhériens d'envergure et les plus engagés, se sont illustrés et où ils ont défendu leur propre vision de l'épopée symphonique la plus spectaculaire et introspective jamais conçue, celle des 10 symphonies de Mahler. LILLE est en passe de reprendre le flambeau ou du moins fait entendre sa voix spécifique : Alexandre Bloch, directeur musical, conduit l'Orchestre national de Lille en un cycle devenu événement, dédié aux symphonies de Mahler, dont l'auditorium du Nouveau Siècle affiche les ultimes jalons, et non des moindres : la spectaculaire et faustéenne **symphonie n°8** dite « des Mille » en raison des effectifs colossaux requis pour sa réalisation (**les 20 et 21 nov 2019**) ; **la 9è**, expression d'un renoncement apaisé, souverain, **les 15 et 16 janvier 2020**. Cycle événement à LILLE grâce à l'engagement de son directeur musical, **Alexandre Bloch**.

_____

Symphonies de Gustav MAHLER à Lille
Nouveau Siècle

Mercredi 20 et jeudi 21 novembre 2019, 20h
Symphonie n°8 des Mille



Alexandre Bloch emporte le National de Lille dans son dernier jalon mahlérien : la 8è, dite des mille par référence au nombre de musiciens sur le plateau : un Everest pour tout maestro, et une sorte de Nirvana pour l'amateur de sensations symphoniques… Certes Mahler n'a écrit aucun opéra. Pourtant la seconde partie de sa 8è Symphonie dite des mille concentre tous les styles lyriques, sur un sujet que tous les Romantiques avant lui ont tenté de traiter en musique : Faust. Après Berlioz et Schumann, Liszt et Gounod, Mahler met en musique en particulier **la scène finale du second Faust de Goethe** afin d'aborder et d'élucider le mystère et le sens de la vie terrestre.

Mercredi 15, jeudi 16 janvier 2020, 20h
Symphonie n°9



Présentée au public pour la première fois un an après la mort de Mahler, la *Symphonie n° 9* contient l'un des plus beaux adieux de l'histoire de la musique. Avec son Adagio au bord du silence, le compositeur autrichien nous offre ici un poignant chant du cygne. Dès les premières mesures de l'Introduction et jusqu'à l'inoubliable Finale, Mahler affirme son amour de la vie à travers une palette expressive grandiose et une partition raffinée. Cette symphonie visionnaire clôture de manière bouleversante notre Odyssée mahlérienne. Dirigé par **Alexandre Bloch**, ce grand moment symphonique sera précédé de l'ouverture de *Leonore III* de Beethoven, hymne vibrant pour la liberté et contre les oppressions. LIRE notre **présentation de la Symphonie n°9** de Mahler, Symphonie de l'adieu

---

Toutes les infos sur le site de ONL ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE

METZ : Festival POLSKA, 14 – 24 janvier 2020



METZ, Arsenal : Festival POLSKA ! 14 – 24 janvier 2020. 10 jours de musique polonaise à l'Arsenal de Metz. Après « Osez Haydn » en nov dernier, voici un autre temps forts de la saison 2019 2020 de la Cité musicale-METZ. Après l'Italie la saison dernière, voici un autre focus sur la culture d'un pays dont le peuple a migré vers la Lorraine : la Pologne. Pleins feux donc sur la musique polonaise . Aux côtés des illustres désormais célèbres : Chopin, Penderecki ou Górecki, voici d'autres tempéraments à connaître absolument, ambassadeurs d'une sensibilité à nulle autre semblable… le héros national de Gdansk, Kaspar Förster qui fut chanteur réputé autant que compositeur au XVIIe siècle ; Zygmunt Krauze, qui interprète au piano ses propres pièces, et Mieczysław Weinberg, ami de Chostakovitch. La Pologne actuelle n'est pas avare en interprètes, à l'image du contre-ténor Jakub Józef Orliski, nouvelle star du monde lyrique (surtout baroque). Ou les figures du jazz contemporain que sont le saxophoniste Maciej Obara et l'étonnante bassiste Kinga Glyk.

Réservez dès à présent pour le concert d'ouverture de POLSKA à METZ :

Concert d'ouverture festival POLSKA

Mardi 14 janvier 2020, 20h

Jokub Józef ORLINSKI, Il Pomo d'Oro

Grande salle, Arsenal

https://www.citemusicale-metz.fr/agenda/facce-damore

Présentation du concert

Baroque… La passion n'a pas de frontières : c'est ce que démontrent le contre-ténor Jakub Józef Orliński et l'ensemble Il Pomo d'Oro, dans un programme consacré à l'évolution de l'opéra italien à travers l'Europe. Des maîtres transalpins aux compositeurs allemands (en particulier Haendel), les musiciens présentent quelques-uns des plus étourdissants « Visages de l'amour de l'opéra », entre grandes pages du répertoire et inédits. Voix et présence marquantes, Jakub Józef Orliński a remporté l'adhésion des deux côtés de l'Atlantique, élu d'ailleurs « star d'opéra la plus glamour du monde » par le journal britannique The Telegraph.

Facce d'amore

Il Pomo d'oro

direction : Maxim Emelyanychev

contre-ténor : **Jakub Józef Orliński**

Arsenal de METZ, Grande Salle

Airs d'opéras de Francesco Cavalli, Georg Friedrich Haendel, Giovanni Bononcini, Johann Adolph Hasse, Francesco Bartolomeo Conti…

Durée : 1h20 + entracte

Tarif B, de 8 à 34 €

Dans le cadre du temps fort Polska !
https://www.citemusicale-metz.fr/agenda/temps-forts/polska

PASS Polska !
– 30 % à partir de 3 spectacles
choisis parmi les concerts du temps fort



_____

COMPTE RENDU, critique, concert. PARIS, Auditorium du Louvre, le 15 nov 2019.

MUSIQUE SECRETE DE LEONARD, Doulce Mémoire. D RAISIN-DADRE. Nouvelle production.

COMPTE RENDU, critique, concert. PARIS, Auditorium du Louvre, le 15 nov 2019. MUSIQUE SECRETE DE LEONARD, Doulce Mémoire. D RAISIN-DADRE. Nouvelle production. Difficile de concilier dans la réalisation d'un seul spectacle, onirisme des peintures, surtout celles de **Leonardo**, et vitalité expressive de morceaux musicaux, choisis par affinités et par correspondance chronologique. Pourtant le génie de Vinci fut assez étendu pour embrasser les deux disciplines,- entre autres, dons exceptionnels qui justifient absolument un dialogue de ce type : Leonardo fut organisateur de fêtes somptueuses pour les princes qu'il servit ; il fut tout autant un instrumentiste virtuose, capable d'improviser comme personne, à la lira da braccio, instrument présent ce soir et remarquablement chantant sous les doigts de **Baptiste Romain**.

Au demeurant, le spectateur – auditeur, est charmé d'un bout à l'autre du programme par la complicité toute en nuances et précision expressive des instrumentistes et des deux chanteurs très sollicités (**Clara Coutouly,** soprano / **Matthieu Le Levreur**, baryton) dont l'éloquence des accents comme des gestes servent le souci d'évocation du spectacle. Voix maternelle, de séduction, de drôlerie piquante pour elle ; présence noble et virile pour lui. Dans la tendresse émerveillée, mariale ; dans la douleur languissante, digne et contenue (*Mille regretz* de Josquin) ; dans l'ivresse amoureuse ; dans enfin, un pittoresque comique plus dramatique (« *tante volte si si si* / Tant de fois oui, oui, oui » de **Marchetto Cara**)… sans omettre la séduction rythmique d'airs et de mélodies au caractère manifestement dansant et chorégraphique : savant et inventif, Leonardo fut un exceptionnel ordonnateur de fêtes, selon les témoignages de l'époque.

Doulce Mémoire explore les musiques de Leonardo da Vinci

Syncrétisme artistique LEONARDO musicien et poète



Le choix visuel retenu privilégie le détail pour mieux s'immerger dans l'univers pictural du peintre – musicien. Ainsi **l'Annonciation** ou **Ginevra Benci** ne se révèlent ici qu'à

travers le détail (époustouflant) de leur paysage respectif : frondaisons rendues vibrantes par la magie de l'image retraitée / animée ; bleus lointains et clochers d'église, esquissés en un geste fulgurant et précis. De même, **La Vierge aux rochers** se distingue non par la minéralité omniprésente de sa masse rocheuse qui lui sert d'écrin, mais bien par ce détail, jusque là ignoré, à torts, la plante perchée qui peut-être un jasmin et qui forme tonnelle pour la divine Marie en famille. Puis, le portrait d'un musicien portant comme un emblème et un rébus à déchiffrer la partition qui submerge la scène au dessus des instrumentistes, se révèle également tout autrement, à travers la mise en regard de deux airs d'une amoureuse nostalgie (« Mille regretz » de **Josqui**n, puis « Les Miens aussi » de **Tilman Susato**, également en vieux français, qui sonne ici comme l'écho du premier, sans perdre l'intensité émotionnelle et pudique de son « modèle »)…

C'est un bain de pure poésie auquel les pièces musicales répondent dans la finesse et un climat de suggestivité heureuse. Se distingue aussi dans les passages purement instrumentaux, la flûte souveraine et facétieuse (ou plus exactement les flûtes) jouées par **Denis Raisin Dadre**, concepteur musical dont la digitalité et le souffle restituent à l'instrument, sa flexibilité lumineuse, prête à captiver, saisir, enivrer… y compris dans une joute de plus en plus rapide avec la lira.

Dès lors des images marquantes s'impriment définitivement, comme débordant du cadre de projection où l'on pouvait en mesurer la magie : visage de **Mona Lisa** au velouté vaporeux des ombres sur le visage énigmatique ; matière soyeuse de la chevelure idéalement peignée de la **Belle Ferronnière** à laquelle Denis RD associe la plainte d'une jeune beauté que l'on force à la …patience comme un Pénélope obligée et contrainte (superbe texte d'un anonyme : « Patienza ognum mi dice ». / Tout le monde me dit « patience »)…

Aux couleurs maîtrisées de Leonardo, répondent les nuances et

les accents des musiciens qu'une pénombre propice caresse, dessinant sur leur vêtement tout de blanc, la matière même de ce sfumato dont Leonardo a désormais le secret. Le spectacle onirique inscrit la musique dans un éloge de l'ombre et du mystère ; mais un mystère qui s'incarne dans une tendresse complice et une certaine sensualité, à la fois savante et imaginative comme l'atteste le splendide texte de **Bartolomeo Trombocino** sur le thème aquatique et qui accompagne la contemplation du dessin perforé pour le portrait d'**Isabelle d'Este** (« *Non va l'acqua al mio gran fuoco* » / L'eau ne sert à rien pour mon grand feu) ; le dispositif scénique renouvelle et questionne aussi l'incroyable diversité expressive des musiques ainsi sélectionnées, leur faculté à danser, parler, éblouir aussi car la Renaissance est une période de grand raffinement comme d'innovation organologique que l'ensemble créé il y a 30 ans par Denis Raisin Dadre, ne cesse toujours et encore d'explorer.



Complément magistral à l'actuelle rétrospective LEONARDO au Louvre, la proposition de Doulce Mémoire enchante littéralement par sa finesse et son onirisme, la justesse des correspondances. L'auditeur peut retrouver chaque tableau et les pièces musicales choisies pour lui correspondre dans l'excellent livre cd paru chez Alpha : **LEONARDO DA VINCI : La Musique secrète** dont la couverture reproduit l'autre fleuron des collections nationales, aux côtés de la Joconde, la sublime Sainte-Anne, l'Enfant et la Vierge… La nouvelle production marque aussi les 30 ans de Doulce Mémoire en 2019.
http://www.classiquenews.com/doulce-memoire-musique-secrete-de-leonardo-da-vinci-2/

LIRE aussi notre présentation annonce du programme **Musique**

secrète de Leonardo par Doulce Mémoire :
http://www.classiquenews.com/louvre-doulce-memoire-musique-secrete-de-leonard-de-vinci/

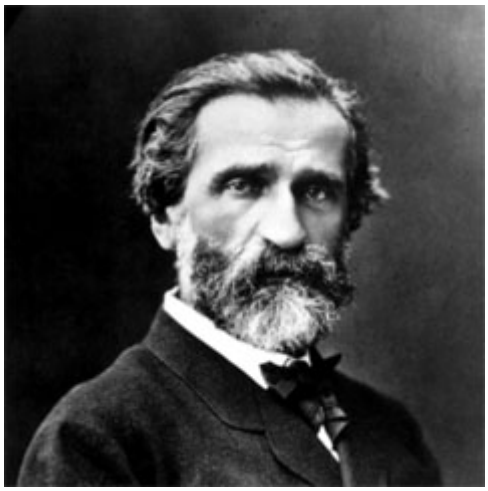
Illustrations : © studio classiquenews 2019

COMPTE-RENDU, critique, opéra. LYON, le 6 nov 2019. VERDI : Ernani. F. Meli… Orch et chœur de l'opéra de Lyon, Daniele Rustioni

COMPTE-RENDU, critique, opéra. LYON, le 6 nov 2019. VERDI : Ernani. F. Meli… Orch et chœur de l'opéra de Lyon, Daniele Rustioni. Avant une production scénique très attendue de ***Rigoletto*** en mars prochain (2020), le cycle Verdi se poursuit avec un Ernani en version de concert de très haute volée. La direction de **Daniele Rustioni** fait encore mouche face à une distribution dominée par un exceptionnel **Francesco Meli**.

Lyon fait rugir le lion de

Castille



Opéra éminemment politique au sein de la production de jeunesse de Verdi (c'est son cinquième opus après le succès en demi-teintes des Lombardi), Ernani réunit pour la première fois de façon claire (Nabucco mis à part) la typologie vocale verdienne désormais topique : un ténor, une soprano dramatique, un baryton à l'ample ambitus et une basse d'exception. La distribution réunie ici remplit presque toutes ses promesses.
Dans le rôle-titre, le ténor **Francesco Meli** éblouit par un timbre clair, magnifiquement projeté, une diction impeccable, dès son air d'entrée (« Oh tu, che l'alma adora »), et se démarque largement dans les nombreux ensembles. Son interprétation, toujours attentive aux mille nuances du texte, jamais ne tombe dans la caricature du ténor belcantiste qui sacrifie l'expressivité du chant au profit d'une virtuosité gratuite. Les mêmes qualités se retrouvent dans le Silva de **Roberto Tagliavini**, chanteur racé, timbre de bronze d'une grande noblesse qui, sans avoir l'âge du personnage, sert admirablement l'un des plus beaux rôles verdiens des « années de galère », et sans doute l'un des plus complexes de cette partition inégale mais souvent fascinante. Son dernier air dans lequel il reste sourd aux prières de sa victime (« Solingo, errante e misero »), est un moment d'une grande intensité pathétique. On retrouve dans le rôle musicalement très riche de Don Carlo, le baryton-basse mongol **Amartuvshin Enkhbat**, déjà entendu dans Attila, et dans Nabucco en novembre dernier à l'Auditorium de Lyon. On ne peut que louer la parfaite maîtrise de la langue et l'intelligence du texte

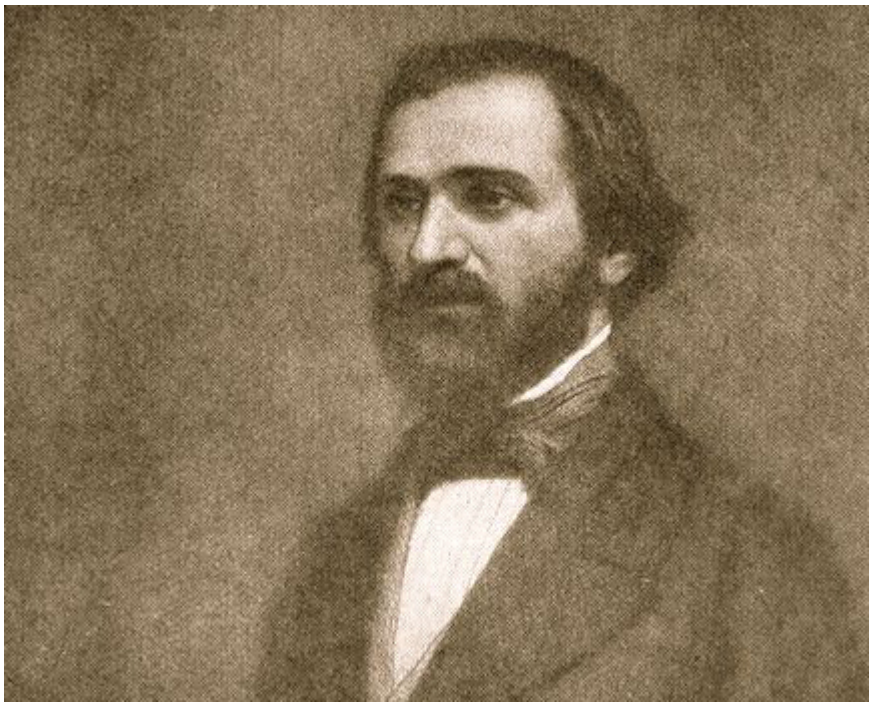
servies par une voix caverneuse théâtralement toujours efficace, même si l'on peut regretter une émission trop souvent voilée qui tranche avec la clarté d'émission des deux autres chanteurs masculins. Son grand air du 3e acte a cependant pétrifié le public, révélant un chant d'une grande nuance et subtilité. La déception vient en revanche de la soprano **Carmen Giannantasio**, dans le rôle moins fouillé d'Elvira. Si la voix est bien là, si l'ambitus vocal, plutôt impressionnant, épouse assez bien les difficultés vocales du personnage – comparable à bien des égards à l'Abigaile de Nabucco –, on regrette une interprétation trop poussive (peu élégante, avec des aigus forcés et sans nuance) qui rompt ainsi l'homogénéité d'une distribution qui autrement eût été sans faille. Les autres rôles secondaires sont correctement tenus, avec cependant un italien à la prononciation pas toujours très orthodoxe.


Daniele Rustioni © Lorenza Daverio

Les **chœurs**, qui dans ces opéras patriotiques ont, comme on le sait, une fonction importante (ils sont l'incarnation de l'identité collective du peuple), sont une fois de plus remarquablement défendus par les forces de **l'Opéra de Lyon** dirigés par **Johannes Knecht**, même si on eût préféré des choix de tempi moins rapides qui nuisent à l'intelligibilité du texte, notamment le chœur d'entrée (« Evviva, beviam »), soulignant davantage la pulsation rythmique que le message dont l'habillage musical (Verdi y attachait une grande importance) est censé être porteur. Dans la fosse, **Daniele Rustioni** consolide sa réputation de chef exceptionnellement engagé : toujours la même précision et le même équilibre des pupitres qui distillent une fabuleuse énergie au service du drame, maître-mot de l'opéra verdien.

Compte-rendu. Lyon, Opéra de Lyon (Auditorium), Verdi, Ernani, 6 novembre 2019. Francesco Meli (Ernani), Carmen Giannattasio (Elvira), Amartuvshin Enkhbat (Don Carlo), Roberto Tagliavini (Don Ruy Gomez de Silva), Margot Genet (Giovanna), Kaëlig Boché (Don Riccardo), Matthew Buswell (Jago), Johannes Knecht (Chef des chœurs), Orchestre et chœur de l'Opéra de Lyon, Daniele Rustioni (direction). **Diffusion** de la représentation donnée à Paris dans la foulée, le 23 nov 2019 sur **France Musique**.

ERNANI de VERDI, par Daniele Rustioni



FRANCE MUSIQUE, sam 23 nov 2019, 20h. VERDI : ERNANI. RUSTIONI. Suite du cycle verdien initié depuis Lyon… Concert donné le 8 novembre 2019 à 19h30 au Théâtre des Champs-Elysées à Paris. D'après le compte rendu de notre rédacteur JF Lattarico, témoin de

la production présentée en nov à l'Opéra national de Lyon, le plateau (comprenant certains jeunes apprentis du Studio lyrique local) et l'orchestre méritaient le meilleur accueil. Voici ce qu'écrivait notre collaborateur envoyé spécial à Lyon à propos de l'excellente distribution masculine : … « *La direction de Rustioni fait encore mouche face à une distribution dominée par un exceptionnel* ***Francesco Meli****. Opéra éminemment politique au sein de la production de jeunesse de Verdi (c'est son cinquième opus après le succès en demi-teintes des Lombardi), Ernani réunit pour la première fois de façon claire (Nabucco mis à part) la typologie vocale verdienne désormais topique : un ténor, une soprano dramatique, un baryton à l'ample ambitus et une basse d'exception. La distribution réunie ici remplit presque toutes ses promesses.*

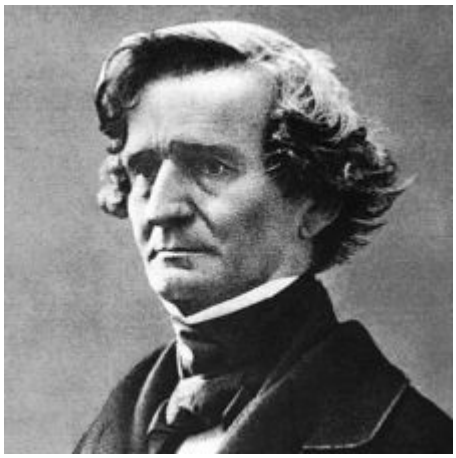
Dans le rôle-titre, le ténor Francesco Meli éblouit par un timbre clair, magnifiquement projeté, une diction impeccable, dès son air d'entrée (« Oh tu, che l'alma adora »), et se démarque largement dans les nombreux ensembles. Son interprétation, toujours attentive aux mille nuances du texte, jamais ne tombe dans la caricature du ténor belcantiste qui sacrifie l'expressivité du chant au profit d'une virtuosité gratuite. Les mêmes qualités se retrouvent dans le Silva de ***Roberto Tagliavin****i, chanteur racé, timbre de bronze d'une grande noblesse qui, sans avoir l'âge du personnage, sert admirablement l'un des plus beaux rôles verdiens des « années de galère », et sans doute l'un des plus complexes de cette partition inégale mais souvent fascinante. Son dernier air dans lequel il reste sourd aux prières de sa victime (« Solingo, errante e misero »), est un moment d'une grande intensité pathétique. On retrouve dans le rôle musicalement très riche de Don Carlo, le baryton-basse mongol* ***Amartuvshin Enkhbat****, déjà entendu dans Attila, et dans Nabucco en novembre dernier à l'Auditorium de Lyon. »*

FRANCE MUSIQUE, sam 23 nov 2019, 20h. VERDI : ERNANI. RUSTIONI. Giuseppe Verdi : Ernani – Opéra en quatre actes sur un livret de Francesco Maria Piave tiré du drame romantique de Victor Hugo Hernani et créé au Teatro La Fenice de Venise le 9 mars 1844

Francesco Meli, ténor, Ernani
Carmen Giannattasio, soprano, Elvira
Amartuvshin Enkhbat, baryton, Don Carlos
Roberto Tagliavini, basse, Don Ruy Gomez de Silva
Margot Genet, soprano, soliste du Studio de l'Opéra National de Lyon, Giovanna
Kaëlig Boché, ténor, soliste du Studio de l'Opéra National de Lyon, Don Riccardo
Matthew Buswell, baryton-basse, soliste du Studio de l'Opéra National de Lyon, Jago
Choeurs de l'Opéra National de Lyon
Orchestre de l'Opéra National de Lyon
Direction : Daniele Rustioni

La Damnation de Faust version 1846, sur instruments d'époque

FRANCE 2, lun 2 déc 2019, 00h55.
BERLIOZ : La damnation de Faust.



L'année 2019 marque les célébrations du 150ème anniversaire de la disparition d'Hector Berlioz. En lien avec la grande exposition sur Louis-Philippe donnée au Château de Versailles, l'Opéra Royal de Versailles avait anticipé cet événement en programmant sur la saison 2018/2019, un cycle Berlioz, dont ce concert faisait partie.
Il y a plus de 170 ans, précisément le dimanche 29 octobre 1848, dans une salle rénovée et enfin ouverte au grand public, Hector Berlioz dirigeait l'un de ces immenses concerts dont il détenait le secret : 400 musiciens sur scène alternant les compositions de Gluck, Beethoven, Rossini, Weber et Berlioz bien entendu (« Grande fête chez les Capulet » du Roméo et Juliette, « La Marche Hongroise » de La Damnation de Faust). Ce concert marquait avec faste l'avènement de la Seconde République naissante.

François-Xavier Roth est un chef français dont la carrière avec son propre orchestre Les Siècles, mais aussi avec le Gürzenich Orchester à Cologne et le London Symphony Orchestra, connaît un fort développement. Ancien assistant de Sir John Eliot Gardiner, il cultive comme lui une passion pour Berlioz et la sonorité si « française » qui en est l'emblème comme l'esprit.
Son interprétation de La Damnation de Faust en version de concert (comme pour la création de 1846) permet d'entendre cette œuvre avec la force et les audaces du premier Berlioz : un chef-d'œuvre sombre et resplendissant, cosmique aussi par l'ampleur de ses évocations orchestrales.

Opéra Royal de Versailles, le 6 novembre 2018
Direction musicale : François-Xavier Roth
L**a Damnation de Faust**. Musique de **Hector Berlioz** (1803-1869)

Livret de Almire Gandonnière (1813-1863) et Hector Berlioz (1803-1869)
D’après Faust de Goethe (1808)
Première représentation à l’Opéra-Comique de Paris le 6 décembre 1846
Les Siècles
Chœur Chœur Marguerite Louise
Chef des Chœurs Gaëtan Jarry

Mathias Vidal : Faust
Anne Caterina Antonacci : Marguerite
Nicolas Courjal : Méphistophélès
Thibault de Damas d’Anlezy : Brander

L’action de situe au Moyen-Age, en Hongrie et en Allemagne. Faust accablé par le dégoût de la vie, veut mettre fin à ses jours en absorbant du poison. Les chants de Pâques l’arrachent à son désespoir en lui rendant la foi de son enfance, mais cet élan mystique suscite l’apparition soudaine du démon, Méphistophélès, qui lui promet tous les plaisirs de l’existence et l’entraîne dans une taverne au milieu d’une bruyante assemblée. Ces plaisirs vulgaires ne parviennent pas à séduire Faust et Méphistophélès le transporte sur les bords de l’Elbe où il lui fait découvrir la jeune Marguerite dans un rêve enchanteur. Dès que Faust et Marguerite se rencontrent, ils se reconnaissent et se jurent un amour réciproque. Mais les deux amants doivent se séparer car Méphistophélès les avertit qu’ils ont attiré l’attention du voisinage et de la mère de Marguerite. Faust, malgré sa promesse de revenir dès le lendemain, semble avoir oublié Marguerite pour s’abîmer dans la contemplation de la nature. Méphistophélès le rejoint pour lui apprendre que la jeune fille est condamnée à mort pour avoir empoisonné sa mère. Pour la sauver, il exige de Faust qu’il signe un pacte l’engageant à le servir et il l’entraîne avec lui en enfer au terme d’une chevauchée fantastique. Seule Marguerite est sauvée et accueillie au ciel par le chœur des esprits célestes.

Coppélia au cinéma, indirect du ROH, Londres



Cinéma, ballet. Coppélia, mardi 10 décembre 2019 en direct du ROH, Londres. Coppélia, grand classique du Royal Ballet à Covent Garden (londres), est ainsi projeté en direct dans les cinémas partout en France, ce 10 décembre 2019 (20h15). Fantastique et poétique, le ballet Coppélia bénéficie d'une musique raffinée, conçue par Léo Delibes. A Londres, la partition est devenue un pilier du répertoire de la troupe de danseurs britanniques depuis qu'elle a été chorégraphiée par la fondatrice du Royal Ballet, Dame Ninette de Valois. Inspiré des Contes d'Hoffmann, l'action fait paraître une poupée mécanique plus vraie que la vie, charmant jusqu'à l'enivrement un jeune romantique trop naïf (Franz)… que la jeune Swanilda va bientôt conduire vers la juste clairvoyance. Amour et illusion, désir et aveuglement nourrissent une intrigue particulièrement efficace qui se joue de la féerie du théâtre et des prouesses du danseur…
La production londonienne réunit la danseuse principale Marianela Nuñez dans le rôle de Swanilda, le danseur principal Vadim Muntagirov dans le rôle de son bien-aimé Franz, et l'artiste Gary Avis dans le rôle du magicien Dr Coppélius.

SYNOPSIS

Le docteur **Coppélius** a une fille magnifique – **Coppélia**. **Franz** commence à s'enticher d'elle depuis qu'il l'a vu assise au balcon. **Swanilda**, la fiancée de Franz, est très contrariée. S'introduisant dans la maison avec une amie, elles découvrent que Coppélia est l'une des nombreuses poupées à taille humaine fabriquées par le docteur.

ROYAL OPERA HOUSE

Coppélius veut pousser plus loins ses expérimentations… il kidnappe Franz projetant de le sacrifier afin de donner vie à Coppélia. Swanilda réussit cependant à le sauver en faisant danser les poupées mécaniques, distrayant ainsi Coppélius afin qu'ils puissent s'enfuir.

Heureusement Dr Coppélius n'est pas aussi méchant qu'il n'y parait et au dernier acte le savant fait la paix avec Swanilda et Franz, désormais libres de célébrer leur mariage.

Illustration : Gary Avis dans le rôle de Dr Coppélius et Marianela Nuñez dans le rôle de Swanilda dans Coppélia ©2019 ROH / Royal Opera House Photographie par Gavin Smart



Les retransmissions au cinéma depuis le Royal Opera House offrent au public une plongée au cœur même de la représentation grâce aux entretiens et accès exclusifs en coulisses. Projection dans plus de 1000 cinémas dans 53 pays.

La prochaine diffusion en direct du Royal Opera House Royal Ballet :

La Belle au Bois Dormant le Jeudi 16 Janvier 2020.

Plus d'informations, billetterie : https://www.rohcinema.fr

La saison 2019/2020 du Royal Opera House au cinéma :

- The Royal Ballet

Casse-Noisette (enregistrement de 2016)
En diffusion à partir du 11 décembre 2019

- The Royal Opera

La Bohème
En direct le Mercredi 29 janvier 2020, en rediffusion le Dimanche 2 février

- The Royal Ballet

The Cellist / Dances at a Gathering
En direct le Mardi 25 Février 2020, en rediffusion le Dimanche 1er Mars 2020

- The Royal Opera

Fidelio (nouvelle production)
En direct le mardi 17 mars 2020, en rediffusion le 22 mars 2020

- The Royal Ballet

Le lac des cygnes
En direct le Mercredi 1er Avril 2020, en rediffusion le Dimanche 5 Avril 2020

- The Royal Opera

Cavalleria Rusticana / Pagliacci (en co-production avec La Monnaie, Brussels, Opera Australia et Göteborg Opera)
En direct le Mardi 21 Avril 2020, en rediffusion le Dimanche 26 avril 2020

- The Royal Ballet

The Dante Project (Première Mondiale)
En Direct le Jeudi 28 May 2020, en rediffusion le Dimanche 31 Mai 2020

- The Royal Opera

Elektra (Nouvelle Production)
En direct le Jeudi 18 Juin 2020, en rediffusion le Dimanche 21 Juin 2020

COMPTE-RENDU, critique, opéra. CAEN, le 7 nov 2019. DURON : Coronis (création française). Druet, G Toro, V Dumestre.

COMPTE-RENDU, critique, opéra. CAEN, le 7 nov 2019. DURON : Coronis (création française). Druet, G Toro, V Dumestre. Pour un mélomane, la création d'un chef d'oeuvre est toujours une promesse et certainement une revanche sur le temps et ses aléas. C'est pour cela que l'exploit accompli dans la production fabuleuse de **Coronis** de **Sebastian Duron** a été une véritable révélation de ce que le spectacle vivant peut faire de meilleur.

Quoiqu'ayant une histoire et une géographies communes, les institutions lyriques Françaises ont souvent boudé, voire oublié tout le répertoire lyrique Espagnol. Alors qu'aux XIXème et XXème siècles, c'est sous l'influence Ibérique que certaines des plus grandes partitions Françaises ont été conçues. C'est grâce à la musique venue d'Espagne que Bizet a composé Carmen, et n'oublions pas que c'est l'Espagne qui a été le théâtre d'une multitude d'autres intrigues de cette France conquérante contemporaine. Mais la zarzuela dans tout ça ?

La politique des muses



On a dit et écrit beaucoup sur ce genre, qu'en Espagne l'on appelle avec une certaine tendresse, el « genero chico » (le « petit genre »). Mais c'est la zarzuela qui est finalement le genre Espagnol par excellence depuis ses origines à l'époque baroque, toujours glânant des idées à la France et à l'Italie, mais aussi aux Amériques. La zarzuela et ses compositeurs peuvent s'apparenter à un arbre immense dont les racines sont fermement enterrées dans le sol Espagnol mais dont les branches touchent et s'abreuvent des cultures environnantes. Contrairement à l'opéra, même bouffe ou comique, qui demeure dans son histoire, un genre extrêmement codifié; la zarzuela est plus souple, plus adapté à recevoir des ajouts et des

influences. Ne retrouve-t-on pas des zarzuelas dans tous les pays d'Amérique Latine qui ont épousé les langues, cultures et accents (la zarzuela Maria Pacuri en quechua au Paraguay) ? Et même l'exemple génial de Walang Sugat, la zarzuela en tagalog, devenue « sarswela » dans les Philippines! Le intrigues proches de la vie des spectateurs et avec un brin de mélodrame, en font le genre musical le plus populaire par essence et insurrectionnel par nature. Par exemple, sous la dictature de Franco, des livrets tels Black, el payaso de Pablo Sorozabal ont passé on ne sait comment la censure, alors qu'il y a une critique à peine voilée des régimes autoritaires et une leçon de bon gouvernement. Si vous allez à Madrid et assistez au Teatro de la Zarzuela à une représentation, n'oubliez pas que c'est le seul théâtre fondé par des musiciens et des librettistes pour défendre leur droit à la diffusion de leur art.

A l'époque de Sebastian Duron, la zarzuela menait des voyages entre la cour des rois Habsbourg et Bourbons et les « coliseos » ou « corrales » populaires. Les combats n'étaient pas de la même nature et la mythologie était de mise pour que le livret soit accepté. Dans Coronis, le mythe de la belle nymphe infidèle à Apollon est totalement réinterprété par une lecture étonnante.

D'emblée, Coronis, il y a moins d'un an n'était pas attribuée à Sebastian Duron avec certitude scientifique. Sebastian Duron, né la même année que le grand Alessandro Scarlatti, était, à l'égal du grand maître italien, un des compositeurs les plus célèbres de son temps. Il a composé une multitude d'oeuvres sacrées et profanes dans le sillage du dernier roi Habsbourg d'Espagne, Charles II (1665-1700). A l'arrivée des Bourbons avec Philippe V (1700 – 1746), Duron n'était pas trop bien perçu selon les témoignages et a fini banni, vraisemblablement, parce qu'il était resté fidèle au parti Habsbourg. Il meurt étonnement à Cambo-les-bains près de Bayonne en 1716, pour un ennemi des Bourbons c'est un acte

drôlement masochiste que de trouver en France son dernier refuge.

Dans la très intéressante introduction à l'édition critique de Raul Angulo et Antoni Pons on apprend finalement la très récente attribution et les arguments musicologiques qui la soutiennent. Cependant, aucune interprétation du livret n'est établie et pour une oeuvre née dans une période aussi troublée, c'est bien étonnant.

En effet, Coronis a été créée vraisemblablement au tout début de la Guerre de Succession d'Espagne. Ce conflit vit se coaliser quasiment la totalité de l'Europe contre la France de Louis XIV. En effet, le Roi Soleil a imposé au roi Charles II d'Espagne qu'un de ses petit-fils devienne son héritier. A la mort du monarque en 1700, le duc d'Anjou devient Philippe V d'Espagne, de Naples et des Amériques. Evidemment cette succession devait être contestée par les Habsbourg d'Autriche puisqu'avec les changement dynastique, les Bourbons, et le roi de France par la force des choses, controlaient la moitié de la planète. Selon les musicologues Espagnols, Coronis daterait de 1705 ou 1706, soit deux années de basculement pour le conflit. En effet, en 1705, malgré une victoire des troupes Françaises du duc de Vendôme sur les Piémontais à Cassano, en Espagne, l'archiduc Charles de Habsbourg est proclamé roi à Barcelone, occupée par les Anglais. En 1706, les choses empirent avec un été où Madrid et l'Espagne passe des Bourbons aux Habsbourg pour revenir finalement aux Bourbons. Ces saltimbanques historiques ont certainement influencé l'auteur anonyme du livret de Coronis.

Coronis raconte en effet, tout d'abord l'histoire d'amour malheureuse du monstre marin Triton pour la belle nymphe Coronis. Elle vit dans la Thrace mythologique qui est tourmentée par une guerre divine entre Apollon (Le Soleil) et Neptune (Les Mers). Curieuse fable qui oublie le mythe originel d'Ovide pour adapter l'intrigue à une querelle beaucoup plus politique que divertissante.

Dans les livrets de l’époque baroque il était récurrent de tordre la mythologie à des fins idéologiques. En l’occurence tout le livret de Coronis est traversé par la violence qui agite la terre fertile de Thrace. Le personnage de Protée, au lieu d’être la métamorphose incarnée, devient une sorte d’ordonnateur. Si l’on peut hasarder une interprétation euristique du livret de Coronis, l’on trouve des allusions à la fois à la défaite des Bourbons (symbolisés par Apollon) à la fin de la première journée et immédiatement sa victoire et la Paix tant désirée par son symbole de concorde qu’est la déesse Iris. De plus Triton, serait l’archiduc Charles qui, venu d’au-delà des mers cherche à tout prix à obtenir les faveurs de Coronis qui serait une sorte de figure représentant la couronne Espagnole (Coronis – Corona: couronne en Espagnol). C’est bien clair qu’à la fin, la nymphe parle de la paix et du culte au Soleil dans le jardin des Hespérides (qui, selon la tradition, se trouverait à Hispalis, c’est à dire en Andalousie, en Espagne).



Monter une telle oeuvre avec les défis que le livret et la musique comportent était un réel exploit. Mais nous pouvons sincérement saluer l'audace de **Patrick Foll**, directeur du Théâtre de Caen qui, de saison en saison réussit à réunir des talents formidables pour offrir à son public une programmation d'une grande qualité. A deux heures de Paris, cette maison des arts et des artistes qu'est le Théâtre de Caen rayonne par l'originalité de ses projets. Nous encourageons chaleureusemnt nos lecteurs à suivre les saisons dans cette belle salle Normande, où chaque spectateur à son étoile.

C'est à l'initiative de Patrick Foll donc que **Vincent Dumestre** et **Omar Porras** ont donné un souffle puissant à Coronis. Invoquant la poésie et le merveilleux sur scène, Omar Porras a pris Coronis avec élégance et modernité. Certains moments sont des véritables poèmes. Omar Porras étonne, émeut et innove, c'est un véritable magicien de la narration puisqu'en peu de temps et avec quelques artifices, il nous fait vibrer. De plus, le dialogue avec les arts du cirque et la culture pop (perruques et la scène d'Iris), rappellent que l'opéra est un art de la vie et réunit en son sein toutes les formes d'expression.

En fosse, Vincent Dumestre ravive la flamme de Coronis, en ajoutant quelques fandagos et jacaras aux lacunes de la partition. Mais quels tempi, quels sublimes phrasés, et cette énergie qui ne s'arrête jamais. Dans les sublimes lamenti que Duron composa, on est saisi de frissons par la sincérité de ce **Poème Harmonique** inénarrable et son chef qui demeure un des rares à véritablement comprendre la musique latine.

Les solistes, quasiment tous francophones sont superbes. La prosodie, malgré quelques petits faux-pas dans la prononciation, est d'une grande clarté. Nous saluons le travail de **Sara Agueda**, la conseillère linguistique, qui a fait d'un groupe de chanteurs Français, des véritables Espagnols du Grand Siècle.

La Coronis de **Ana Quintans** est juste parfaite. Non seulement elle campe son rôle avec grâce, finesse et volupté, mais à l'entendre l'on prend un plaisir incommensurable. Sa voix est juste, ses phrasés et ses vocalises équilibrés et inventifs. On vibre avec ses lamenti qui feraient pleurer les pierres et admirons le timbre riche et ciselé de cette merveilleuse soliste.
Isabelle Druet est un Triton émouvant et nous transporte avec ses médiums riches. C'est une soliste dont la voix est tout un théâtre, une de ses artistes qui peut offrir à tous ses rôles, le sens dramatiques le plus fort, l'émotion la plus précise.

Emiliano Gonzalez Toro, incarne le Proteo loufoque de Duron. La voix est timbrée et généreuse, puissante et subtile à la fois.

Les rôles des divinités en guerre : Apolo fabuleux de **Marielou Jacquard** aux aigus emplis de panache et le Neptuno à la voix riche telle l'océan de **Caroline Meng**. **Brenda Poupard** en Iris est absolument un talent à suivre.

Et les « Graciosos », les rôles comiques incarnés par la fabuleuse **Anthea Pichanick** qui nous ravit à chaque production et nous fascine par ses dons de comédienne dans le rôle désopilant de Menandro. **Victoire Bunel** est une Sirene pétillante et pleine de charme.

Finalement, après quasiment trois siècles, Sebastian Duron résonne en France après son décès au Pays Basque et c'est avec ce compositeur que la zarzuela fait une entrée remarquable et brillante sur une des plus belles scènes d'Europe et une première sur les chemins de France. Espérons que le charme de la belle Coronis, réussira à donner une place permanente à l'opéra en langue Espagnole dans les programmations à côté des oeuvres slaves et germaniques. Si le rêve de Louis XIV, à la genèse de Coronis, était d'abattre les Pyrénées et lier le lys de France et le lion d'Espagne, peut-être que grâce à cette production, c'est la France qui ouvrira les portes de l'Europe

à la zarzuela, et pour longtemps.

Illustrations : Théâtre de CAEN © Phil. Delval

COMPTE-RENDU, critique, opéra. CAEN, le 7 nov 2019. DURON : Coronis (création française). Druet, G Toro, V Dumestre.

Jeudi 7 Novembre 2019 – 20h – Théâtre de Caen

Sebastian Duron (1660 – 1716)

CORONIS
zarzuela en deux journées
Création Française

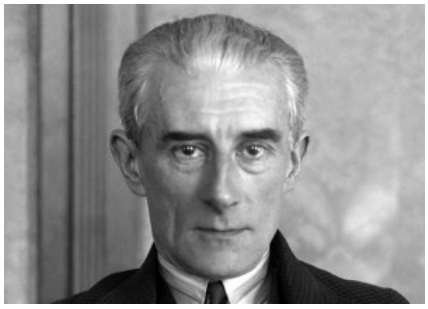
Coronis – Ana Quintans – soprano
Triton – Isabelle Druet – mezzo-soprano
Proteo – Emiliano Gonzalez Toro – ténor
Menandro – Anthea Pichanick – contralto
Sirene – Victoire Bunel – mezzo-soprano
Apolo – Marielou Jacquard – mezzo-soprano
Neptuno – Caroline Meng – mezzo-soprano
Iris – Brenda Poupard – mezzo-soprano
Rosario – Olivier Fichet – ténor

Ely Morcillo, Alice Botelho, Elodie Chan, David Cami de Baix, Caroline Le Roy, Michaël Pollandre – danseurs, acrobates, comédien et contorsionniste.

Le Poëme Harmonique
direction – Vincent Dumestre

Coproduction Théâtre de Caen, Opéra de Rouen, Opéra Comique, Opéra de Limoges, Opéra de Lille.

COMPTE RENDU, critique, opéra. LYON, Opéra, le 14 nov 2019. RAVEL : L'enfant et les sortilèges. T ENGEL / G PONT.



Compte-rendu critique. Opéra. LYON, RAVEL, L'enfant et les sortilèges, 14 novembre 2019. Orchestre et chœur de l'opéra de Lyon, Titus Engel (direction), Grégoire Pont (concept et vidéo), James Bonas (mise en espace), Thibault Vancraenenbroeck (décors et costumes), Christophe Chaupin (lumières), Philip White (chef des chœurs). Reprise de la très belle production de 2016, avec direction et distribution différentes, si la magie sur scène opère toujours, la distribution a quelque peu déçu.

Un Ravel scéniquement enchanteur, mais vocalement décevant

Cette reprise était très attendue, tant le spectacle avait ravi les oreilles et les yeux. La même équipe avait depuis produit l'Heure espagnole, atteignant une virtuosité visuelle

encore plus aboutie. L'orchestre est toujours au fond de la scène, masqué par un écran géant qui occupe tout l'encadrement de l'espace scénique, tandis que les personnages prennent leur rôle des traits blancs s'animent comme par magie et dessinent la bergère, la théière, ou encore, dans la scène de la forêt, les nombreuses espèces animales qui peuplent le conte de Colette.

S'offre à la vue des spectateurs un véritable tableau magique où évoluent d'éphémères arabesques qui agissent comme autant de pulsations rythmiques d'une densité rare qui contraste avec la brièveté de l'œuvre. Ainsi, de la maman, on ne voit qu'une main géante, en conformité avec la didascalie du livret, la Princesse fait jaillir de sa baguette le chevalier au cimier couleur d'Aurore, l'instituteur vomit des chiffres, la chauve-souris projette contre l'enfant des centaines de ses congénères, tandis que le duo des chats est illustré par une animation cartoonesque qui s'achève de façon presque horrifique. On est toujours sous le charme du remarquable travail de **Grégoire Pont** et de son ingéniosité technique qui colle admirablement à la vérité du texte et de la musique. Jamais une lecture du chef-d'œuvre de Ravel n'avait mieux révélé et respecté ce que la fantasmagorie de la pièce voulait dire. Jamais le mot « sortilèges » n'avait été aussi bien incarné.

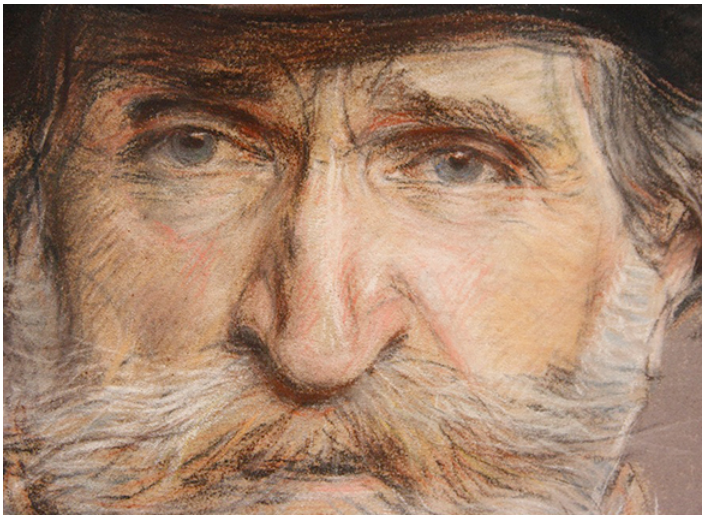
L'univers graphique flamboyant et toujours inattendu se fait ici l'écho
idéal de la richesse musicale de la partition ravélienne. La technique
est d'abord au service de l'œuvre et ne se sert pas de celle-ci comme
prétexte. Il en résulte un travail d'orfèvre où le dispositif scénique
montre parfois des détails inattendus, comme dans la très belle scène
poétique des pâtres où les couleurs chatoyantes, cuivré de

l’orchestre,
font penser à un impressionniste champ de blé derrière les personnages
en noir et blanc dessinés de façon très poétique sur l’écran.
Face à ce déluge d’images qui mériterait pour chacune un commentaire,
la distribution semble encore plus en retrait qu’il y a trois ans, comme
absorbée par l’enchantement visuel sans répit. Les solistes du Studio
opéra sont pourtant loin de démériter, amis on peine à trouver
l’homogénéité qui contribuait jadis à la réussite de l’ensemble. Dans le
rôle de l’enfant, la mezzo **Clémence Poussin**, se démarque par sa
vaillance, un timbre bien projeté et une androgynie vocale des plus
efficace. Mais **Beth Moxon** ne fait guère oublier **Alix Le Saux** dans les
rôles de la chouette et la bergère : si le timbre est là, la voix est
excessivement poussive et manque de clarté dans les registres aigus ;
Claire Gascoin est en revanche impériale dans le rôle de la Maman, de la
Tasse chinoise ou de la libellule, tandis que le baryton **Christophe**
Engel séduit à son tour dans ses miaulements félins et sa métronomique
plainte de l’Horloge comtoise. Et les graves onctueux de **Matthew Buswell**
passent sans encombre du Fauteuil à l’Arbre. Prestations plus en
retrait, sans démériter, de **Eira Huse**, à la fois Pâtre, Chatte et
Écureuil, de **Kaëlig Boché**, théière, Petit Vieillard et Rainette tout

aussi crédibles. En revanche, on regrettera les timbres un peu verts de
Margot Chenet (le Feu, le Rossignol et la Princesse) et de **Erika Baikoff**
(la Pastourelle et la Chauve-souris), elles aussi pourtant techniquement
impeccables.
Dans la fosse, **Titus Engel** remplace Martyn Brabbins, mais dirige l''orchestre de l'Opéra de Lyon avec un brin de raffinement en moins, même si la précision de sa direction n'est jamais prise en défaut. Les Chœurs de l'Opéra, très bien préparés par Karine Locatelli, déclament toujours avec la même impeccable diction, et participent dignement à l'extraordinaire réussite de cette production interactive unique en son
genre.

Compte-rendu. Lyon, Opéra de Lyon, Ravel, L'enfant et les sortilèges, 14
novembre 2019. Clémence Poussin (L'enfant), Beth Moxon (Bergère,
Chouette), Erika Baïkoff (Pastourelle, Chauve-Souris), Margot Genet
(Feu, Rossignol, Princesse), Claire Gascoin (Maman, Tasse chinoise,
Libellule), Eira Huse (Pâtre, Chatte, Écureuil), Kaëlig Boché (Théière,
Petit vieillard, Rainette), Christophe Engel (Horloge comtoise, Chat),
Matthew Buswell (Fauteuil, Arbre), Karine Locatelli (Cheffe des chœurs),
Grégoire Pont (concept et vidéo), James Bonas (mise en espace), Thibault
Vancraenenbroeck (décors et costumes), Christophe Chaupin (lumières),
Orchestre et chœur de l'Opéra de Lyon, Titus Engel (direction).

COMPTE-RENDU, critique CONCERT. PARIS. Eglise St-Sulpice, le 13 nov 2019. VERDI: REQUIEM. Euromusic Symph Orch. H. Reiner



COMPTE-RENDU, CONCERT. PARIS. Eglise Saint Sulpice, le 13 Novembre 2019. G.VERDI. REQUIEM. Euromusic Symphonic Orchestra. Choeur International Hugues Reiner. H.REINER. Il est moments musicaux qui sont inclassables et ce Requiem de Verdi, donné à Saint-Sulpice le 13 novembre 2019, est l'un de ceux qui resteront dans les mémoires. Ainsi le très long silence qui a terminé le Requiem représente le plus bel hommage et les plus belles minutes de silence possibles. Et le public incrédule d'abord, puis silencieux, a finalement applaudi généreusement un tel moment de grâce. Car comment parler d'un concert si porteur d'émotions sans le dénaturer ? Hugues Reiner a porté ce projet avec toute sa générosité, invitant l'association Live for Paris à l'événement commémoratif des tueries du 13 novembre 2015. Il y a eu beaucoup d'émotions dans la vaste église malgré le froid et l'acoustique difficile. Il faut dire que dès le concerto de trompette de Marcello qui ouvrait le concert, Guy Touvron après son vibrant hommage à son collègue et ami avait donné le ton : la musique vivante console de la

mort comme rien d’autre. Le vaste Requiem de Verdi est composé à l’envers.

Un Requiem pour ne pas oublier et pour que vive la liberté !

Car la fin : le Libera Me de la soprano, est la pièce composée en premier pour un Requiem d’hommage à Rossini qui n’a jamais vu le jour. Verdi chantre de l’opéra ne pouvait décevoir et a composé avec ce Requiem une grande fresque opératique donnant un relief particulier à la Doxa chrétienne ; car s’il suit le texte latin il est peu de dire qu’il lui donne une vigueur incroyable avec des accents terribles ou touchants et de vastes phrases en gestes vocaux quasi surnaturels.
Le quatuor de solistes est utilisé comme dans un opéra. C’est la soprano qui est la plus exposée mais personne n’est secondaire. La soprano **Blerta Zhegu** est remarquable de sureté d’émission et de beauté de ligne vocale. L’homogénéité de la voix lui donne de l’autorité comme une grande tendresse. Elle a remplacé au pied levé Isabelle Ange malade et a appris sa partie en moins de six jours ! **Guillemette Laurens** faisait là une prise de rôle attendue. En effet la diva sombre du baroque pour fêter ses 47 ans de carrière osait une entrée dans le répertoire romantique qu’elle affectionne tant. Son timbre prenant, sa diction faite drame et ses phrases ciselées, avec de grands contrastes, ont fait merveille. Dans toute sa partie, que se soit en solo, en duo, trio ou quatuor, elle apporte une diction vivifiante et un sens de la fusion des timbres dignes de l’extraordinaire madrigaliste qu’elle est. Le ténor **Joachim Bresson** avec un engagement très émouvant a chanté sa partie avec une grande musicalité ; quand d’aucuns ne sont que voix large, lui nuance et phrase délicatement sa partie. La voix au grain noble permet de porter loin une

émotion non feinte. Il est bien rare de voir un artiste vivre si intensément ce qu'il chante. La basse **Robert Jezierski** apporte beaucoup de force et de stabilité avec un art du chant verdien bien maîtrisé. L'accord entre les voix des quatre chanteurs a été remarquable avec la constante recherche d'un bel équilibre. Il faut dire que le travail sur les parties solistes avec **Hugues Reiner**, semble particulièrement abouti.
Bien souvent des choses très fines ont été perceptibles qui sont souvent noyées dans les décibels et qui ce soir ont livré la quintessence de l'art vocal de Giuseppe Verdi. L'orchestre et le chœur, tous très engagés, ont parfaitement été à la hauteur de l'événement. Et la direction souple et digne d'**Hugues Reiner** a magistralement fait avancer le drame sans jamais rien lâcher. Tempi élégants, articulations fines des choeurs, belles couleurs orchestrales, excellent dosage des nuances entre tous, son Requiem de Verdi est un grand opéra construit dans une dramaturgie assumée. Le début pianissimo fantomatique, les fresques chorales, les trompettes spacialisées de la terreur du Dies Irae, comme le tendresse du duo de l'Agnus Dei ont emporté le public dans les émotions contrastées attendues.
Et ces minutes finales de silence, en hommages au morts de novembre 2015 resteront comme un moment de magie de la vie. Voila un magnifique Requiem porté par des musiciens, engagés totalement dans la dramaturgie sublime de Verdi. Cela méritait bien le voyage à Paris !

Compte-rendu Concert. Paris. Eglise Saint-Sulpice, le 13 Novembre 2019. Benedetto Giacomo Marcello (1686-1739) : concerto pour trompette en ré mineur ; Giuseppe Verdi (1813-1901) : Requiem. Blerta Zhegu, soprano ; Guillemette Laurens, mezzo-soprano ; Joachim Bresson, ténor ; Robert Jezierski, basse ; Guy Touvron, trompette ; Euromusic Symphonic Orchestra. Choeur International Hugues Reiner. Hugues Reiner, direction.